

Aspects socio-culturels judaïques de la pensée de Freud

W. Szafran

Résumé

Toute oeuvre, aussi scientifique et universelle soit-elle, garde la marque de la personnalité de son créateur. Partant d'une évidence, l'acceptation par Freud de sa judéité, nous tentons de montrer que certains aspects de la psychanalyse peuvent être éclairés à la lumière des problèmes du judaïsme. Les points de ressemblance entre la pensée psychanalytique et la tradition mystique juive sont pleins de mystère.

Summary

Each original work, besides its scientific and universal characteristics, keeps links with the personality of its creator. Starting with evidence of the acceptance by Freud of his Jewish roots, we try to show that some aspects of psychoanalysis can be enlightened by considering specific problems of Judaism. The resemblance between psychoanalytical thinking and the Jewish mystical tradition is full of mystery.

Il est rare de voir un mouvement aussi important que la psychanalyse surgir et se développer jusqu'à l'épanouissement du fait de l'activité créatrice d'un seul homme, fût-il un génie. L'oeuvre de Freud doit, comme tous les autres mouvements importants de la pensée, trouver ses racines dans l'histoire des idées. Or, la genèse de la psychanalyse garde actuellement encore bien des aspects mystérieux. Il est de tradition dans l'histoire des sciences de trouver des précurseurs scientifiques, c'est ce qui a été fait pour la psychanalyse. Une autre voie de recherche vise à intégrer la pensée freudienne dans le cadre de la culture judéo-chrétienne orthodoxe. Enfin, il y a des tentatives d'explications de la genèse psychanalytique par la connaissance de la personnalité de son créateur.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans le détail de ces différentes démarches. Je me bornerai

à souligner qu'aucune d'entre elles n'a réussi à élucider de façon satisfaisante le problème des origines de la psychanalyse, compte tenu du mode de pensée particulier qui est à sa base et qui se distingue malgré tout des autres pensées occidentales. Une autre approche, moins connue, tend à éclairer certaines facettes de la pensée freudienne à la lumière de la culture et de la tradition juives.

Freud lui-même a exprimé la conviction que toute culture et toute tradition, non seulement imprégnaient par l'éducation l'esprit de l'enfant, mais faisaient partie de son héritage génétique, car il croyait à l'hérédité des acquisitions psychiques. Même en se tenant en retrait par rapport à la position de Freud, on ne peut nier l'influence d'un milieu juif traditionaliste sur le développement de la personnalité du futur créateur de la psychanalyse. C'est de cette influence qu'il sera question ici.

Je vous propose de prendre d'abord en considération quelques éléments de la vie et du milieu socio-culturel de Freud qui me semblent

Willy Szafran, *Academisch Ziekenhuis
rije Universiteit Brussel, Dienst Psychiatrie,
Laarbeeklaan 101, 1090 Brussel*

importants pour notre propos. Ensuite, nous examinerons les rapprochements que l'on peut tenter de faire entre la psychanalyse et la pensée juive. Enfin, nous verrons quels sont les problèmes propres au judaïsme que l'on peut retrouver dans l'oeuvre de Freud.

Freud et son milieu socio-culturel

Sigmund Freud est né à Freiberg en Moravie. Son père Jakob Freud, était négociant en laine. Les temps étaient difficiles pour le père de Sigmund Freud, l'industrialisation menaçait l'artisanat, et la manufacture de textiles qui constituait la principale source de revenus de la petite ville déclinait. L'nationalisme tchèque, après la révolution de 1848-1849, se réveillait et attisait la haine des Tchèques contre les Germano-Autrichiens et contre les juifs qui parlaient entre eux l'allemand et le Yiddish et qu'il rendaient responsables de leurs difficultés économiques. En 1859, Jakob Freud émigra avec toute sa famille à Vienne; jamais sa situation financière ne deviendra réellement satisfaisante.

On ignore à peu près tout de l'éducation religieuse de Freud. Le père de Sigmund Freud avait été élevé dans le respect des coutumes et des rites juifs, mais il est improbable qu'il ait conservé après son émigration à Vienne les coutumes de l'orthodoxie juive. Cependant, Ernest Jones doute qu'il soit devenu tout à fait libre-penseur et affirme que Sigmund Freud connaissait lui aussi très bien les coutumes juives. C'est le professeur Hammerschlag qui à l'école avait enseigné à Freud les écritures et l'hébreu et bien après encore, il restèrent amis. Pour son 35ème anniversaire, Sigmund Freud reçut de son père Jakob une bible dont la dédicace était écrite en hébreu :

"Mon Cher Fils. C'est au cours de la septième année de ta vie que l'Esprit du Seigneur t'incita à étudier, je dirai que l'Esprit du Seigneur te parla ainsi : "Lis mon livre, là te deviendront accessibles les sources de la connaissance intellectuelle". C'est le Livre

des Livres, la source où ont puisé les sages et d'où les législateurs ont tiré les fondements de leur connaissance. Tu as pu avoir, grâce à ce livre, une vision du Tout-Puissant, tu as agit, tu as essayé de voler haut sur les ailes de l'Esprit Sacré. Depuis, j'ai toujours conservé la même Bible. Voici ton 35ème anniversaire, je l'ai sortie de sa retraite et te l'envoie en témoignage de l'affection que te voue ton vieux père" (1).

Freud raconte combien la lecture précoce de la bible eut de l'influence sur lui, mais il n'éprouva apparemment jamais le besoin de croire ni en Dieu ni en l'immortalité de l'âme. Il s'opposa toujours aux rites religieux. Ainsi, il pensa un moment donné se convertir à la religion protestante afin d'échapper aux cérémonies compliquées du mariage juif, le mariage religieux étant obligatoire en Autriche. Breuer l'en dissuada en disant simplement : "Trop compliqué". Finalement, Freud se maria selon le rite orthodoxe juif et répéta la veille du mariage les prières hébraïques chez l'oncle Elia Philip. Il détacha sa femme Martha des traditions orthodoxes dans lesquelles elle avait été élevée et la religion ne joua aucun rôle dans la maison de Freud.

Freud était un homme libéral et croyant mais revendiqua toujours son identité juive. C'est ainsi qu'il écrit :

"Je suis né le 6 mai 1856 à Freiberg, une petite ville de la Tchécoslovaquie actuelle, mes parents étaient juifs, moi-même suis demeuré juif" (2).

Vers les années 1897 il adhéra à la loge B'nai-B'rith de Vienne :

"Tous les samedis, je me plonge avec joie dans une orgie de tarots, et un mardi sur deux je passe la soirée avec des frères juifs" (3).

Il s'intéressa à la vie culturelle juive et était membre de l'Institut Scientifique Yiddisch de Vilno et du Conseil d'Administration de l'Université hébraïque de Jérusalem. Il connut personnellement Herzl, le fondateur du Sionisme, il fut

un sympathisant de ce mouvement et était membre honoraire de la Kadimah, organisation sioniste.

Freud ressentait d'une manière très douloureuse l'antisémitisme qui régnait dans les milieux officiels et universitaires viennois, c'est la raison essentielle pour laquelle le cercle des relations sociales de Freud appartenait presque exclusivement au milieu juif viennois.

Il faut savoir que dans les années 1881 -1882 une vague d'antisémitisme déferla sur l'Europe Centrale et alla en s'amplifiant jusqu'à la seconde Guerre mondiale. En 1881, un juif hongrois nommé Joseph Scharf fut traduit en justice sous l'inculpation d'avoir commis un meurtre rituel sur une fillette de 14 ans. Selon les témoignages de l'époque, la presse de tous les pays discuta du cas avec une passion digne du Moyen Age. Des synagogues furent brûlées en Hongrie. Un congrès antisémite fut organisé à Dresde. Des pamphlets antisémites, rédigés par un distingué professeur à l'Université de Prague, furent diffusés dans la seule Westphalie à raison de 38.000 exemplaires. Des meetings antisémites furent tenus à Vienne. Freud s'intéressa à l'affaire, et dans une lettre à Ernest Jones il fait une analyse psychiatrique de la personnalité du principal témoin. Au cours des années suivantes, les accusations de meurtres rituels, les attaques antisémites et les violences contre les juifs se multiplièrent. Nous savons que Karl Lueger, leader du parti socialiste chrétien, a été le théoricien de l'antisémitisme qui a le plus influencé Hitler. Freud, sa correspondance avec Fliess l'atteste, suivait avec attention tout ce qui concernait l'antisémitisme. Il est important de garder à l'esprit cet arrière-plan social et politique pour comprendre la position malaisée de Freud qui, tout en assumant sa judéité, se préoccupait de la diffusion de son oeuvre qu'il voulait autant que possible détachée de la personnalité de son créateur, sachant que l'opposition à la psychanalyse se nourrirait aux origines de l'antisémitisme.

Il est difficile de savoir quelle était l'étendue des connaissances culturelles judaïques de Freud. Celui-ci ne rendit pas la tâche aisée à ses biographes en détruisant totalement à deux reprises sa correspondance, ses notes, son journal et ses manuscrits. La première fois, il allait quitter son logement à l'hôpital et écrit à Martha dans une lettre datée du 28 avril 1985 les lignes suivantes :

"Que mes biographes tempêtent à leur aise ! Ne leur rendons pas la besogne trop facile, que chacun d'eux croie bonne sa "conception du développement du héros"; je me réjouis dès maintenant de penser qu'ils se tromperont tous".

La seconde et dernière destruction des documents eu lieu en 1907. Par la suite, nous verrons Freud faire des restrictions dans le matériel personnel qu'il apporte dans "L'Interprétation des Rêves", il prend ainsi des mesures minutieuses pour garder secrètes sa vie privée et ses années d'enfance, ce qui est tout à fait compréhensible. Mais il est plus significatif pour notre propos, de voir qu'il arrive à Freud de faire de la dissimulation pour des raisons qui n'étaient pas strictement personnelles. C'est en rapport avec "Le Moïse de Michel-Ange" et "Moïse et le Monothéisme" où le judaïsme est directement impliqué, que la dissimulation pour Freud semble avoir des causes d'ordre religieux, social et politique. Nous y reviendrons plus tard.

La famille de Freud, à l'instar d'un grand nombre de juifs viennois à l'époque, était originaire de Galicie, région imprégnée de mysticisme juif. Si la plupart des familles juives viennoises étaient éloignées de la religion, il n'en reste pas moins que la culture judaïque était florissante dans cette ville. Au XIXe siècle, un petit groupe d'érudits juifs européens entreprit d'étudier la Kabbale dans la tradition de la pensée occidentale moderne. Adolf Jellinek (1821-1898) fut l'un des membres les plus éminents de ce groupe et publia de nombreux travaux en allemand sur la Kabbale. Il était le

plus populaire des prédicateurs juifs à Vienne entre 1856 et 1893, et il est difficile d'imaginer que Freud n'en ait pas eu connaissance.

Il est permis d'affirmer que la pensée juive était très familière à Freud. Celui-ci n'aimait-il pas collectionner les plaisanteries et les bons mots juifs ? N'écrit-il pas à Karl Abraham :

"... n'oubliez pas qu'il vous est vraiment bien plus facile qu'à Jung d'adopter mes vues, d'abord parce que vous êtes totalement indépendant, ensuite parce que des affinités de race vous rapprochent d'avantage de mon tempérament intellectuel" (4).

Or, la pensée juive, même dans sa forme laïque, est tout imprégnée de tradition mystique. Cette affirmation, catégorique sans doute mais qui sera peut-être éclairée dans la suite de l'exposé, rend indispensable la connaissance de quelques notions de tradition mystique juive de manière à pouvoir par la suite approfondir les aspects socio-culturels de la pensée freudienne.

La religion mosaïque dans sa forme classique, signifie l'existence d'un vaste abîme conçu comme absolu, entre Dieu, Etre Infini et transcendant, et l'Homme, créature finie. Ce gouffre ne peut être traversé par rien, sinon par la voix: la voix de Dieu qui ordonne et donne la Loi et la voix de l'homme en prière; et l'histoire, dit Scholem,

"est comme la scène sur laquelle se déroule le drame de la relation de l'homme avec Dieu" (5).

La mystique prend conscience de l'existence de cet abîme entre l'homme et Dieu, et de là elle part en quête du chemin caché qui franchira cet abîme, qui rétablira l'ancienne unité que la religion monothéiste a détruite. Selon Rufus Jones, la mystique est

"le type de religion qui met l'accent sur l'intuition immédiate de la relation avec Dieu, sur la prise de conscience directe et intime de la présence divine. C'est la religion à son stade le plus aigu, le plus intense et le plus vivant" (6).

La mystique juive a pris naissance vers les années 100 avant J.C. et depuis elle s'est développée sans solution de continuité. Les mystiques sont souvent considérés comme des hérétiques par leur communauté religieuse et combattus comme tels. On peut trouver quelques épisodes analogues dans l'histoire du judaïsme, mais c'est l'exception. En effet, le mystique juif n'est pas un anarchiste religieux mais un adepte fervent de la religion. De plus, la communauté juive ne disposant pas de pouvoir temporel ne pouvait pas, à l'opposé de la Chrétienté et de l'Islam, procéder à la répression des mouvements mystiques extrêmes, d'où la nécessité de les intégrer.

Tous les mystiques juifs, depuis les origines jusqu'à nos jours, sont unanimes pour donner une interprétation mystique de la Torah (Pentateuque). La Torah est pour eux un organisme vivant animé par une vie mystérieuse qui se cache sous le sens littéral : chacune des innombrables couches de cette région cachée correspond à une seule interprétation de la Torah dans le langage humain qui soit capable d'embraser toute sa signification. Nous verrons combien cette interprétation mystique de la Torah est importante pour notre propos.

La mystique juive est la mieux connue sous le terme de Kabbale qui signifie littéralement "tradition". Les Kabbalistes commencent à émerger comme un groupe distinct à partir de l'an 1200, dans le sud de la France et en Espagne. Vers 1275, parut en Castille un livre qui était destiné à éclipser tous les autres documents de la littérature kabbalistique par son succès, sa renommée, et l'influence qu'il exerça peu à peu. C'était le Sepher Hazohar (livre de la Splendeur), communément appelé "Le Zohar". En apparence, le Zohar se présente comme une interprétation mystique de la Torah; de fait, il est l'expression de tout ce qui pendant les siècles est resté le plus profondément caché dans les retraits de l'âme juive.

Au XVIII^e siècle, se développa le mouvement hassidique, polonais et ukrainien, dont le fondateur est Israël Baal Schem Tov (Maître du Bon Nom). Le Hassidisme dérivait de l'héritage kabbalistique. Mais alors que le Kabbalisme était un mouvement ésotérique, le Hassidisme se propagea dans les couches populaires des communautés juives. L'originalité du Hassidisme résidait dans le remplacement de la doctrine par la personnalité, le remplacement des connaissances rabbiniques par le Zaddik, Saint homme, chef populaire, incarnation vivante de la Thorah, donnant en exemple à ses Hassidim sa vie personnelle et religieuse.

La mystique juive, transmise par ses derniers héritiers, les Hassidim, est bien plus importante par l'influence philosophique qu'elle eut sur la pensée juive que par ses aspects religieux. Si Freud estime être resté juif, s'il pense avoir une communication de pensée plus facile avec ses frères de race, la tradition mystique juive dans son influence sur la pensée juive en général ne peut lui être étrangère.

Revenons un instant à Freud alors que celui-ci, après la fin de ses études secondaires, dut décider de sa voie future. Nous savons que les conditions socio-culturelles particulières à la communauté limitaient le choix de la profession des juifs viennois à l'industrie et le commerce d'une part, le droit et la médecine d'autre part. Quoique Freud aspirât à la sécurité matérielle, son intellectualité le détournait naturellement de l'industrie et du commerce. Il était préoccupé par les mystères de la nature humaine et avait tendance aux ruminations spéculatives, pendant contre lequel il luttait, et finalement il se décida, pour pouvoir bénéficier d'une formation scientifique rigoureuse, à s'inscrire à la Faculté de Médecine. Bien plus tard, il dit à ce sujet : *"Après 41 années de pratique médicale, ma connaissance de moi-même me dit que je n'ai jamais été réellement médecin au sens propre du mot.. Mon grand triomphe c'est d'avoir réussi, après de longs détours, à*

découvrir une voie qui me ramène à ma première vocation" (7).

La méthode des associations libres et la sciences de la combinaison

Freud poursuit dans sa période pré-psychanalytique une carrière médicale scientifique. Rien ne nous permet d'entrevoir durant cette période un intérêt particulier de Freud pour la psychologie. Nous savons que c'est dans le service de Charcot où il effectua un stage en 1885 que s'éveilla son intérêt pour l'hystérie, et par la suite pour toute la psychopathologie. De retour au début de l'année 1886, Freud commence sa pratique privée composée essentiellement de névrosés, et jusqu'en 1891, il y a une période de transition où Freud ne publie que des articles personnels et où il traduit des oeuvres importantes de Charcot et de Bernheim. En 1887, Freud applique pour la première fois l'hypnose; au cours des années suivantes, il modifie cette technique, la remplace par une technique de concentration, s'aidant d'une pression sur le front et de questions. Puis, de 1892 à 1896, apparaît la technique des associations libres où Freud se débarrasse progressivement de tous les adjuvants originels de l'hypnose et ne conserve de celle-ci que la position couchée comme appoint de la méthode de libre association, durant cette période de transition, Freud dégage à partir des observations cliniques les notions de transfert et de résistance que par la suite il conceptualisera d'une manière plus théorique. Le transfert et la résistance constitueront avec la méthode des associations libres le fondement de la pratique et de la théorie psychanalytiques. Mais la méthode des associations libres, quoique développée au cours de la pratique, n'est pas un fait d'observation. Aussi peut-on se demander ce qui détermina Freud à développer cette méthode particulière ?

Nous connaissons quelques étapes du développement de cette méthode. Ainsi, une de ses patientes, Mademoiselle Elisabeth Von R.,

lui ayant avoué des pensées qu'elle croyait sans intérêt, il lui conseilla de parler librement sans censure de tout ce qui lui passait par la tête. Par la suite, une autre de ses patientes, Madame Emmy Von N., à qui il faisait des pressions sur la tête et à qui il posait des questions, lui reprocha d'interrompre le cours de ses pensées. Depuis, Freud cessa de poser des questions et de faire des pressions sur le front, ces faits, quoique importants, ne suffirent pas à éclairer la genèse de cette technique au sujet de laquelle Freud lui-même dit qu'il "obéissait à une obscure prescience" (8).

Pour Ernest Jones, les sources de cette intuition peuvent se retrouver dans la bibliothèque privée de Freud. A 14 ans, celui-ci reçut les œuvres complètes de Ludwig Borne, qui en 1823 avait écrit un essai qui s'intitule "Comment devenir en trois jours un écrivain original", et qui se termine par le paragraphe suite :

"Je vous donne maintenant la recette pratique promise. Prenez quelques feuilles de papier, et pendant trois jours de suite, écrivez sans le dénaturer, et sans hypocrisie, tout ce qui vous passe par la tête. Écrivez ce que vous pensez de vous-même, de vos femmes, de la guerre turque, de Goethe, du crime de Fonck, du jugement dernier, de vos supérieurs, et au bout de ces trois jours vous serez stupéfait de voir combien de pensées neuves, jamais encore exprimées, ont jailli de vous. Voici en quoi consiste l'art de devenir en trois jours écrivain original" (9).

Ludwig Borne était un des auteurs préférés de Freud, qui, cinquante ans après avoir reçu ses œuvres, pouvait encore en citer des passages entiers, à l'exception du paragraphe en question nous dit Ernest Jones qui parle de matériel refoulé. Pour ma part, j'ai le sentiment que Freud, comme Ludwig Borne qui s'appelait en réalité Baruch Lob, puisait son intuition bien plus loin, dans les racines de la tradition mystique juive. Ceci nous ramène à la Kabbale.

Une grande partie de la littérature kabbalistique est faite de commentaires de la Torah, des psaumes, du Cantique des Cantiques. Le monde secret de la divinité est un monde de langage, un monde de noms divins qui se développent selon leur propre loi, et les kabbalistes reviennent ainsi à l'étude des 22 consonnes de l'alphabet hébraïque avec lesquelles la Torah est écrite. Scholem (10) estime que les études kabbalistiques de la Torah sont basées sur trois principes fondamentaux concernant la nature de celle-ci :

1. principe du nom de Dieu : toute la Torah se compose de noms de Dieu (thèse magique);
2. principe de la Torah considérée comme un organisme : la Torah est un nom construit comme un organisme vivant. Ceci constitue d'ailleurs l'idée fondamentale du Zohar;
3. principe de l'infinie plénitude du sens de la parole divine : la Torah possède une signification variée et infinie que l'on retrouve dans chaque mot et chaque lettre du texte.

La connaissance de ces principes concernant la nature de la Torah nous permet de comprendre la "science de la combinaison", technique de méditation extatique élaborée par Abraham Abulafia, contemporain de l'auteur du Zohar. Cette technique a pour but "de desceller l'âme, d'enlever les noeuds qui la lient" (11), afin que l'âme prenne connaissance du divin.

L'objet de la méditation devient tout naturellement l'alphabet hébraïque par ses 22 consonnes qui forment le langage écrit et qui sont les constituantes du nom de Dieu. C'est ainsi que se développe la Hokmath Hatseruf, ou science de la combinaison, où l'adepte s'emploie à combiner et à séparer les lettres dans sa méditation, composant les motifs avec des groupes séparés, les combinant l'un avec l'autre et savourant leurs combinaisons dans toutes les directions. Dans la description détaillée de la Science de la Combinaison ("Livre de la vie Eternelle" - "Livre de l'Intelligence" - "Les paroles de la Beauté" - "Livre de la Combinaison"), Abraham Abulafia

décrit la méthode du Dillug et Kefitza, le saut et le bond d'une conception à l'autre. Il s'agit de passer par des règles souples d'un concept à un autre, chaque saut ouvrant une nouvelle sphère où l'esprit est libre de conceptualiser à sa guise dans certaines limites décrites d'ailleurs d'une manière assez floue.

La science de la combinaison constitue donc une technique d'associations à la fois guidées et libres par alternance, et qui permet ainsi la méditation. Ce n'est pas tout à fait le libre jeu des associations de Freud, mais cela s'en rapproche d'une manière malgré tout assez frappante. Nous allons voir que ce rapprochement n'est peut-être pas uniquement le fait du hasard.

Alors que les multiples écoles kabbalistiques divergent sur de nombreuses questions, elles sont toutes unanimes à accorder au langage une valeur mystique. Pour les kabbalistes, l'hébreu, la langue sainte, n'est pas simplement un moyen d'exprimer certaines pensées; il est issu d'une certaine convention et reflète la nature spirituelle fondamentale du monde. Le langage ordinaire de l'homme dont le rôle à première vue est d'ordre intellectuel est un reflet du langage créateur de Dieu. De là, l'attention particulière accordée à la Torah et le développement de techniques aptes à approfondir les sens cachés :

"chaque lettre et chaque mot dans chaque partie de la Torah ont une base profonde dans la sagesse et contiennent le mystère des mystères de la vie divine que nous ne pouvons pénétrer jusqu'au fond. Permette dieu que nous puissions reconnaître un peu de cette plénitude". (12).

Cette attention minutieuse des kabbalistes aux lettres et aux mots de la Torah est celle-là même que Freud accorde aux paroles du patient, jusqu'aux plus infimes détails et lapsus du discours de celui-ci. Comment ne pas penser également aux hassidim et à l'attention tout aussi minutieuse qu'ils accordent aux dires de leur Zaddik, incarnation de la Torah, et com-

ment ne pas penser au plus illustre des philosophes du hassidisme, Martin Buber, qui, au travers de la mystique, apprend ce qu'est la relation humaine véritable (Je et Tu) ?

Les études rabbiniques classiques furent fortement influencées par la tradition mystique. Voyons un exemple tiré de "L'interprétation des Rêves". Le Talmud affirmait déjà : "nul ne peut comprendre son rêve sans interprète" (Yoma 28 b). Le Midrasch dit : "les songes n'ont aucune valeur dans leur sens littéral". (Gen. R. LXVIII, 12). Voici un exemple d'interprétation de rêves de nature sexuelle par analogie à des versets bibliques : si en songe un homme fait (l'amour) avec sa mère, il obtiendra l'intelligence, car il est dit : "Tu pourras appeler l'intelligence ta mère" (Proverbe II, 3) - s'il fait (l'amour) avec une fiancée (Morasa), "il aura en héritage (Morascha) la connaissance de la Loi" (Deut. XXXIII, 4; cf. même jeu de mots dans Exode Rabbah, 33 - s'il fait (l'amour) avec sa soeur, il obtiendra la sagesse : "dis à la sagesse : tu es ma soeur" (Prov. VII, 4) - s'il fait (l'amour) avec une femme mariée, il est destiné au monde futur (Berachot 57 a).

Rappelons-nous simplement la manière dont Freud interprète les rêves : il les décompose, il fait des analogies et des associations basées sur les mots.

Freud ne possédait vraisemblablement pas un bagage culturel judaïsme important. Mais dans son enfance il avait étudié l'hébreu et la bible; lui-même nous dit combien ses études bibliques l'avaient marqué. Il faisait partie intégrante d'une communauté dont la pensée sans aucun doute était imprégnée à la fois de la tradition mystique juive et de la tradition rabbinique orthodoxe. Là, dans son enfance, se trouvent peut-être les origines du développement d'une technique qui, à bien des égards, présente des similitudes avec celle des Kabbalistes et des Thalmudistes. Freud a une disponibilité d'esprit à l'égard du discours humain qui peut-

être n'a d'égale que celle des Kabbalistes pour le langage divin.

Les problèmes du judaïsme dans l'oeuvre de Freud

Freud, il est important de la répéter, développa la pratique et la théorie psychanalytiques sur la base d'observations cliniques rigoureuses. C'est ainsi que sa formation scientifique lui fournit des méthodes de travail pour l'investigation d'un domaine qu'autrement il eût peut-être abordé en philosophe. Nous connaissons en effet son penchant pour la pensée spéculative, penchant dont il s'était volontairement écarté au sortir de l'adolescence. Mais Freud garda pendant toute sa vie cette curiosité pour les grandes énigmes de l'humanité, et certaines parties de son oeuvre reflètent ses préoccupations philosophiques, préoccupations où le judaïsme semble prendre une part extrêmement importante. Comment aurait-il pu en être autrement puisque le judaïsme posait de grands problèmes à Freud? Il a toujours revendiqué son identité juive, mais il ressentait en même temps un malaise à être juif et cela à double titre. D'abord, il n'acceptait pas dans le judaïsme ce que celui-ci avait de plus orthodoxe, à savoir la religion dans ses lois et ses rites contraignants. Ensuite, son identité juive constituait à ses yeux un obstacle à son épanouissement social et surtout à la diffusion de son oeuvre, il s'en plaignait constamment à Fliess, à son épouse et à ses amis; il se ressentait aussi très fort de l'antisémitisme qui, nous l'avons vu, prenait une très grande ampleur en Europe Centrale à partir des années 1881 - 1882. Freud a, apparemment, été constamment préoccupé par les problèmes relatifs au judaïsme, cette préoccupation apparaîtra par moment dans ses écrits jusqu'à ce que, à la fin de sa vie, il publiât "Moïse et le Monothéisme" qui est entièrement consacré à ces problèmes.

Nous avons vu Freud s'opposer activement à la religion juive et à ses rites. Rappelons les difficultés qu'il fit pour accepter un mariage

religieux, l'interdiction formelle à son épouse de pratiquer ou d'inculquer des éléments de religion à leurs enfants. Aussi, ne nous étonnons-nous pas de voir Freud s'intéresser à la psychologie de la religion, thème qu'il aborde en 1907 dans un article "Actes obsédants et pratiques religieuses", qui sera suivi de deux autres articles sur le même sujet en 1912 et en 1927. Le thème de la religion est également traité dans "Totem et Tabou". Les conceptions freudiennes concernant la religion, névrose obsessionnelle universelle, et les rituels religieux, actes obsédants, sont bien connues. Inutile donc de s'y attarder. Mais il est bien évident que Freud en s'attaquant à la religion visait en premier lieu la religion juive qui, de toutes les grandes religions monothéistes, est vraisemblablement la plus rigide, la plus rigoureuse, la plus contraignante, en un mot la plus obsessionnelle. C'est en tout cas contre la religion juive que Freud s'insurgea dans sa vie privée.

Les Hébreux reçurent la Loi sur le mont Sinaï. Depuis, la figure peut-être mythique, de Moïse, incarne la Loi et domine toute l'histoire religieuse juive. Freud, nous le savons par ses amis et biographes, fut littéralement hanté par l'image de Moïse. Ernest Jones écrit :

"Tout nous permet de croire que la grande figure de Moïse occupait une place énorme dans l'esprit de Freud. Celui-ci n'avait-il pas, dans ses jeunes années, étudié la bible? Ne devait-il pas consacrer au prophète son dernier livre? Moïse n'offrait-il pas une formidable image de père? Ou bien peut-être Freud s'identifiait-il à Lui? Les deux hypothèses peuvent avoir été exactes à diverses périodes" (13).

La première rencontre physique, si j'ose dire, entre Freud et Moïse, eut lieu en 1901 lorsque Freud, après avoir surmonté bien des inhibitions, se rendit pour la première fois à Rome. Les auteurs ont diverses explications quant à ces inhibitions à réaliser un désir qui était très cher à Freud. Toujours est-il qu'à l'occasion de

ce séjour romain, il voit pour la première fois la statue de Moïse de Michel Ange; par la suite Freud rendra de nombreuses visites à cette statue qui le plonge dans de profondes méditations. En 1914 il publie "Le Moïse de Michel Ange" dans la revue *Imago*. Freud ne voulut pas publier cet essai, il ne s'y résigna qu'après que les rédacteurs de la revue eurent longuement insisté auprès de lui, et alors, chose extraordinaire, il exigea que cette publication fut anonyme. Je ne puis pas résister à la tentation de citer la note que la rédaction inséra en-dessous du titre de l'essai : "La rédaction n'a pas refusé d'accepter cet article qui, à strictement parler, ne rentre pas dans son programme, parce que l'auteur, qui lui est connu, touche de près aux cercles analytiques et que sa manière de penser présente quelques analogies avec les méthodes de la psychanalyse" (14). Les raisons que Freud donne à cet anonymat de l'essai, unique dans son oeuvre, semblent peu probantes : il invoque l'amateurisme de son essai, les conclusions douteuses, il parle d'un travail fait par badinage. En fait, cet essai a un sens profond significatif de l'attitude de Freud vis-à-vis de ses origines juives. Freud y aborde le thème de Moïse qu'il continuera à approfondir dans son dernier livre "Moïse et le Monothéisme". David Bakan (15) fit une admirable analyse du thème de Moïse dans ces deux essais.

Voyons d'abord "Le Moïse de Michel Ange". Moïse est représenté assis, son visage exprime un mélange de colère, de souffrance et de mépris. De la main droite il tient les Tables de la Loi et se lisse la barbe, la main gauche repose sur ses genoux. La plupart des auteurs estiment qu'il s'agit du moment historique où Moïse est descendu du mont Sinaï et aperçoit les Hébreux retombés dans leurs erreurs dansant autour du veau d'or. Freud, les premières fois qu'il visite la statue, a l'impression qu'effectivement Moïse s'apprête, comme dans la version biblique, à bondir et à briser les Tables de la Loi dans un geste de colère. Au cours des années suivantes, il modifie sa première impression : la statue,

selon Freud, ne représente plus un début d'action mais une émotion contenue. C'est cette nouvelle interprétation qu'il nous livre dans son essai :

"Ce que nous voyons en lui n'est pas le début d'une action violente, mais les restes d'une émotion qui s'éteint. Il avait voulu, dans un accès de colère, se précipiter, tuer sa vengeance, oublier les Tables de la Loi, mais il a vaincu la tentation, il va rester assis ainsi, sa fureur maîtrisée, dans une douleur mélangée de mépris" (16).

Dans "Moïse et le Monothéisme", Freud nous donnera une image assez semblable du Moïse historique. Et, chose incroyable lorsque l'on pense aux méthodes habituelles de Freud, celui-ci en arrive à donner une nouvelle interprétation du caractère de Moïse en ne procédant pas à une analyse de la personnalité de Michel Ange mais en observant des détails propres à la statue, quels sont ces détails ? La barbe de Moïse est déviée à droite, seul l'index de la main droite touche la barbe alors que le bras droit comprime les Tables de la Loi qui sont prêtes à tomber. Pour Freud c'est l'indice d'une fin de mouvement. Nous sommes aussi loin du Moïse de la bible et de la tradition orthodoxe juive qui nous donne une image de père quelque peu terrifiante, incarnation de la Loi que nul Juif ne peut impunément transgresser.

Ernest Jones estime que dans "Le Moïse de Michel Ange" Freud s'identifie à Moïse. Durant les quatre années précédant la publication de "Moïse de Michel Ange" il y eut de grosses divergences dans le mouvement psychanalytique, et Freud assista aux défections successives de Adler et de ses élèves, de Steckel et surtout de Jung. Freud ressentit très douloureusement ces défections et, dit Ernest Jones, comme le Moïse de la statue il tenta de dominer ses mouvements émotionnels et sa colère.

David Bakan approfondit l'analyse de cet essai dans une autre optique. Pour lui, l'oppo-

sition de Freud à la religion orthodoxe juive procède des mêmes raisons que celles qui opposèrent les mystiques à la tradition rabbinique. Moïse, le législateur, symbolise le joug de la Loi et le châtement qui attend les juifs infidèles. Freud, de sa propre initiative, modifie l'image orthodoxe du législateur, celui-ci ne châtera pas et les juifs peuvent donc transgresser les lois mosaïques comme le firent les mystiques sabbataïques du XVIIe et XVe siècle. La thèse de David Bakan est séduisante. Y a-t-il en effet une méthode plus efficace de s'en prendre à la religion juive que de détruire la figure mythique qui en est le support ? Car il s'agit bien d'une destruction que Freud entreprend dans ce premier essai et qu'il poursuit dans "Moïse et le Monothéisme".

Arrêtons-nous un instant à ce dernier ouvrage. D'emblée, il présente des caractéristiques frappantes comparativement à l'ensemble de l'oeuvre freudienne. Suivant les critères habituels, il est incroyablement mauvais. L'argumentation est faible, les spéculations tortueuses ont des points de départ arbitraires, les preuves avancées par l'auteur sont douteuses et les ouvrages historiques pris comme référence ne sont pas sérieux. Freud lui-même écrit :

"On nous reprochera, nous en sommes certain, d'être trop hardi dans notre reconstitution de l'histoire ancienne du peuple d'Israël et de témoigner d'une assurance excessive et injustifiée. Cette critique ne me paraîtra pas trop dure parce qu'elle trouve un écho dans mon propre jugement" (17).

Et ailleurs Freud dit également :
"Pour mon esprit critique, ce traité sur Moïse me semble comparable à une danseuse qui fait des pointes" (18).

Freud n'eut pas tort de s'attendre à des critiques. Les plus vives virent de la part des juifs orthodoxes qui ne virent dans ce traité qu'oeuvre destructrice. Les psychanalystes, quant à eux, se sentent souvent gênés par ces

égarements du Maître à la fin de sa vie; réitérant le geste des fils de Noé ils ont souvent tendance à recouvrir cette dernière oeuvre de Freud du manteau de l'oubli. Mais rappelons-nous que "Moïse et le Monothéisme" fut écrit en partie à Vienne alors que le parti nazi allemand était déjà au pouvoir et fut terminé à Londres où Freud s'était réfugié. Ce livre est entièrement consacré au problème du judaïsme et constitue vraisemblablement, nous allons le voir plus loin, une réponse aux événements extérieurs alors que les juifs subissaient la plus grande catastrophe de leur histoire. Les hésitations de Freud à publier ce livre sont aisément compréhensibles, et peut-être pouvons-nous mieux entrevoir la valeur réelle de cet essai au travers des intentions plus ou moins cachées de l'auteur soumis à la pression des événements. Je ne m'attacherai qu'à un ou deux aspects particuliers du raisonnement de Freud concernant Moïse dans le dernier essai qu'il a consacré à cette figure centrale du judaïsme.

Freud, dans cette nouvelle étape de la destruction de l'image traditionnelle de Moïse, nie l'appartenance juive de ce dernier : Moïse, selon Freud, était un égyptien. Pour ce faire, l'auteur se livre à des considérations hasardeuses sur l'étymologie du nom "Moshe", et à des spéculations laborieuses pour reconstituer le Moïse historique à partir d'un mythe considéré comme "imparfait". David Bakan et d'autres psychanalystes avant lui, nous montrent que l'appartenance de Moïse n'a aucune importance pour les développements ultérieurs des thèses de Freud concernant le monothéisme et la psychologie juive, ainsi, par exemple, Moïse étant égyptien, Freud établit un rapport entre Moïse et la religion d'Aton, ce qu'il pouvait faire en se basant sur la version biblique selon laquelle Moïse fut élevé au palais royal. Donc, il est possible de conclure que Freud désirait que Moïse fût égyptien dans d'autres buts que ceux qu'il nous expose. Or, dans le même essai, Freud traite de l'antisémitisme. Une des raisons de l'antisémitisme est, selon Freud, que les juifs symbolisent le Surmoi.

Moïse au Mont Sinaï a imposé aux juifs la Loi, et celle-ci a été transmise à la chrétienté par leur intermédiaire. Les peuples antisémites se révoltent contre le Surmoi mosaïque. En faisant remonter l'antisémitisme à Moïse, et si celui-ci n'est pas juif, alors l'antisémitisme n'est plus dirigé contre les juifs et ceux-ci sont injustement persécutés. Voilà, si on accepte cette thèse que défend Bakan, une façon astucieuse de défendre le judaïsme.

Freud va toujours plus loin dans la distorsion de la version biblique de Moïse. Etudiant le texte biblique il y trouve, je cite :

"d'évidentes lacunes, de gênantes répétitions, des contradictions patentes, les vestiges des faits dont on n'aurait pas souhaité qu'ils fussent révélés".

Il poursuit :

"la déformation d'un texte se rapproche à un certain point de vue d'un meurtre" (19).

Finalement, Freud conclut au meurtre de Moïse par les juifs comme étant un fait authentique; et ceci est en contradiction formelle avec la version biblique et les travaux de la plupart des historiens. Avec le meurtre de Moïse, les juifs sont libérés de l'emprise du rabbinisme et leur culpabilité est atténuée du fait que Moïse n'était pas juif. Voilà la troisième thèse de David Bakan que je voulais vous citer et qui éclaire le désir déjà ancien chez Freud d'assurer aux juifs des conditions de vie valables et acceptables dans le monde moderne.

Revenons un instant aux hypothèses formulées par Ernest Jones. Selon la première d'entre elles, Moïse représentait une image de père pour Freud et nous avons vu celui-ci tenir pour authentique le meurtre de Moïse par les juifs. Ce serait une vue superficielle des choses que de vouloir interpréter cette attitude de Freud par une problématique oedipienne personnelle. On se rapproche bien plus de la vérité, me semble-t-il, en imaginant que Freud tentait de libérer le peuple d'Israël d'un Surmoi mosaïque étouffant, et par là même de la défendre contre l'antisémi-

tisme virulent de son époque. Selon la seconde hypothèse d'Ernest Jones, Freud s'identifiait à Moïse. Nous avons effectivement quelques preuves de cette identification qui nous proviennent de la vie privée de Freud. Pendant toute une période, les relations entre Freud et Jung restèrent idylliques. L'élève montrait une très grande admiration à l'égard du Maître, et celui-ci croyait avoir trouvé son fils et héritier spirituel dans ce brillant esprit original; de plus, nous savons que Freud craignait que la psychanalyse ne devienne, pour employer son expression, "une affaire nationale juive". Dans une lettre à Jung (17 janvier 1909), Freud compare son correspondant à Josué qui serait destiné à explorer la terre promise de la psychiatrie que lui-même, Freud, avait été seul autorisé à apercevoir de loin. Peu après, les rapports entre Freud et Jung devinrent assez orageux à la suite des divergences de vue qui se manifestèrent sur le plan théorique. Dans une lettre à Ferenczi (17 octobre 1912), Freud se demande s'il pourra, comme le Moïse de Michel Ange, surmonter sa colère ou s'il se conduira comme le Moïse historique de la bible. Il faut croire que Freud ne put en réalité pas maîtriser sa colère. C'est ainsi qu'il écrit à Karl Abraham à propos de Jung : "Nous voilà donc enfin débarrassés de Jung, cette sainte brute, et de ses acolytes"; à propos de Bleuler : "C'est un drôle de zigoto"; à propos de Stekel : "C'est un être insupportable"; à propos d'Adler: "Avoir affaire à une telle canaille" (20).

Elevons le débat au-dessus de ce niveau anecdotique et voyons le rôle de psychanalyste en situation. Celui-ci représente le Surmoi, et au cours de la psychanalyse le patient discourant de ses péchés apprend un élément fondamental de la relation transférentielle, à savoir que jamais son auditeur ne le blâmera. Or, ces péchés sont ceux-là même que la loi mosaïque définit : agression, meurtre, sexualité, etc. ; et la psychanalyse traitant de ces péchés prend la place de la religion. Si le juif porte le fardeau historique du Surmoi mosaïque et symbolise

une image de père terrible, le psychanalyste, lui, est un personnage paternel, patient et indulgent. Freud s'identifiant à un nouveau Moïse modifie l'image traditionnelle du juif et apporte une nouvelle loi mieux adaptée à l'individu de la société moderne, prise dans un contexte socio-culturel plus vaste, l'attitude de Freud est une répétition des révoltes mystiques contre la tradition orthodoxe rigoriste. N'est-ce pas un mystique sabbataïque du XVIII^e siècle qui a dit : "Bénis soit-tu, Oh ! Seigneur, qui a permis les choses défendues".

Conclusions

Nous arrivons au terme de cet exposé sans avoir abordé ou approfondi certains problèmes, tels la psychologie juive, les théories de l'antisémitisme ou de la bisexualité. Pour que les choses soient clairement dites il faut, au risque de se répéter, insister à nouveau sur deux points essentiels concernant la psychanalyse. Que celle-ci soit apparue brutalement sans être l'aboutissement de recherches antérieures ni le point de départ d'une psychologie en devenir, qu'elle ne soit donc pas un moment privilégié d'une science en train de se faire et qu'elle forme un tout en soi est chose entendue sur quoi pratiquement tout le monde s'accorde. En outre l'universalité de l'oeuvre freudienne n'est pas contestable.

Mais toute oeuvre, aussi scientifique soit-elle, garde la marque de la personnalité de son créateur. Partant d'une évidence, l'acceptation par Freud de sa judéité, nous avons essayé de montrer comment une partie de son oeuvre, parfois ignorée, souvent décriée, pouvait s'éclairer à la lumière des problèmes du judaïsme. Les points de ressemblance entre la pensée psychanalytique et la tradition mystique juive ne peuvent manquer de paraître troublants lorsqu'on sait à quel point la pensée juive était familière à Freud.

Références

1. E. Jones : La vie et l'oeuvre de Freud. Tome I, page 21.
2. Freud : Ma vie et la psychanalyse. Trad. M. Bonaparte (N.R.F.), p. 11.
3. Freud : La naissance de la psychanalyse, p. 278.
4. E. Jones : La vie et l'oeuvre de Freud, tome II, p. 50
5. G. Scholem : Les grands courants de la mystique juive, p. 20
6. R. Jones : Studies in mystical Religion, p. XV (Introduc).
7. E. Jones : La vie et l'oeuvre de Freud.
8. E. Jones : La vie et l'oeuvre de S. Freud. T. I, p.271
9. E. Jones : La vie et l'oeuvre de S. Freud. T. I, p.271
10. G. Scholem : La Kabbale et sa Symbolique
11. G. Scholem : Les grands courants de la mystique, p. 146
12. G. Scholem : La Kabbale et sa Symbolique
13. E. Jones : La vie et l'oeuvre de Freud.
14. Imago : 1914, vol. III, Cahier I.
15. D. Bakan : Freud et la tradition mystique juive
16. Freud : Essais de psychanalyse appliquée, p. 31-32.
17. Freud: Moïse et le Monothéisme, p. 61.
18. Freud : Moïse et le Monothéisme, p. 95
19. Freud : Moïse et le Monothéisme, p. 67-68
20. S. Freud , Karl Abraham : Correspondance (10907-1926).

Biographie

A. WillySzafran, psychiatre et psychanalyste, agrégé. Professeur de psychiatrie et de psychologie médicale à la Faculté de Médecine de la V.U.B. et Chef de service de Psychiatrie à l'A.Z. - V.U.B. Enseigne la psychanalyse appliquée à la Faculté de Philosophie et Lettres de IV.L.B.

Travaux de recherches et publications essentiellement dans le domaine de la psychanalyse appliquée.